

ne font pas encore assez répandus dans ce pays pour que j'en traite ici, & comme les nôtres ne font pas nuisibles en eux-mêmes, ils font du mal par la quantité, plus que par la qualité. L'usage des vins de fruits & des piquettes est peu considérable, & je n'en ai pas remarqué de mauvais effets : ainsi les boiffons ne peuvent être regardées comme cause de maladies dans ce pays, qu'autant qu'on en abuse. Il n'en est pas de même dans plusieurs autres pays. C'est aux Médecins qui les habitent à indiquer à leurs compatriotes, les préservatifs & les remedes nécessaires.

CHAPITRE II.

*Causes qui augmentent les maladies du Peuple.
Attentions générales.*

§ 14. **L**Es causes que j'ai détaillées dans le premier chapitre, produisent les maladies ; & le mauvais régime, que le peuple observe quand il en est attaqué, les rend beaucoup plus fâcheuses, & beaucoup plus souvent mortelles.

Il est imbu d'un préjugé, qui coûte toutes les années la vie, dans ce pays seul, à quelques centaines de personnes ; c'est que toutes les maladies se guérissent par la sueur, & que pour procurer la sueur, il faut prendre beaucoup de choses chaudes, & se tenir fort au chaud. C'est une double erreur funeste à

la population de l'Etat ; & l'on ne peut trop inculquer aux gens de la campagne , qu'en cherchant à se faire fûer au commencement de la maladie , ils se tuent. J'ai vu des cas dans lesquels les soins , qu'on s'étoit donnés pour forcer cette sueur , avoient procuré la mort du malade , aussi évidemment que si on lui avoit cassé la tête d'un coup de pistolet. La sueur emmene ce qu'il y a de plus liquide dans le sang ; elle le laisse plus sec , plus épais , plus enflammé ; & comme dans toutes les maladies aiguës , excepté un très-petit nombre , qui sont très-rares , il est déjà trop épais , elle augmente évidemment le mal. Bien-loin d'ôter l'eau du sang , l'on doit chercher à lui en donner. Il n'y a point de paysan , qui ne dise , quand il a une pleurésie , ou une inflammation de poitrine , que son sang est trop épais ; & qu'il ne peut pas circuler. En le voyant dans le vase , il le trouve *noir , sec , brûlé* , ce sont ses termes ; comment le sens commun ne lui dit-il pas , que bien-loin de faire sortir l'eau d'un tel sang par les sueurs , il faut y en ajouter ?

§ 15. Mais quand il seroit aussi vrai , qu'il l'est peu , que la sueur est utile au commencement des maladies , les moyens qu'on emploie pour la procurer , n'en seroient pas moins mortels. Le premier , c'est d'étouffer le malade par la chaleur de l'air & des couvertures. L'on redouble de soins , pour empêcher qu'il n'entre de l'air frais dans la chambre , où , par-là même , il est bientôt extrêmement corrompu ; & l'on procure une telle chaleur , par

le poids des couvertures, que ces deux causes seules font capables de produire, dans un homme sain, la fièvre la plus ardente, & une inflammation de poitrine. Plus d'une fois je me suis senti saisi d'une difficulté de respirer, en entrant dans ces chambres, que je dissipois, en faisant ouvrir toutes les fenêtres.

Les gens instruits devroient se faire un plaisir de faire comprendre au peuple, dans les fréquentes occasions qui s'en présentent, que l'air nous étant plus nécessaire, que l'eau ne l'est au poisson, dès qu'il cesse d'être pur, notre santé souffre nécessairement; & rien ne le corrompt plus promptement, que les vapeurs qui sortent du corps de plusieurs personnes, renfermées dans une petite chambre qu'on n'aere point. Il n'y a qu'à vouloir ouvrir les yeux, pour sentir le danger de cette conduite. Si l'on donne de l'air frais à ces pauvres malades, & qu'on les découvre, on voit sur le champ la fièvre, l'oppression, l'angoisse, les rêveries diminuer.

§ 16. Le second moyen qu'on emploie pour faire fuir les malades, c'est de ne leur donner que des choses échauffantes, & surtout de la thériaque, du vin, du saltranc, dont la plupart des herbes ou fleurs sont dangereuses dès qu'il y a de la fièvre, & du safran, qui est encore plus dangereux. Dans toutes les maladies fiévreuses, il faut rafraîchir & tenir le ventre ouvert: tous ces remèdes échauffent & resserrent; l'on peut juger quel mauvais effet ils produisent. Un homme bien portant, tomberoit infallible-

ment dans une fièvre inflammatoire, s'il prenoit la quantité de vin, de thériaque, de faltranc, que le paysan prend quelquefois, lorsqu'il est déjà attaqué d'une de ces maladies. Comment pourroit-il n'en pas mourir? Aussi il en meurt, & quelquefois avec une promptitude étonnante. J'en ai cité de terribles exemples, il y a quelques années, dans un autre ouvrage; ils sont journaliers, & malheureusement, chacun peut en voir autour de soi.

§ 17. L'on me dira peut-être que souvent les maladies se guérissent par la sueur, & que l'expérience doit guider. Je réponds que la sueur guérit, il est vrai, quelques maladies dès le commencement, comme ces points qu'on appelle fausses pleurésies, quelques autres douleurs de rhumatisme, quelques fluxions; mais c'est seulement quand ces maladies dépendent uniquement d'une transpiration arrêtée, que la douleur se déclare tout de suite, & que sur le champ, avant que la fièvre ait épaissi & enflammé les humeurs, ou qu'il se soit formé quelqu'engorgement, on donne quelques boissons chaudes, comme du faltranc & du miel, qui, en rétablissant la transpiration, enlèvent la cause du mal. Alors même il faut éviter de produire un trop grand mouvement dans le sang, qui empêcheroit plus qu'il n'aideroit la sueur; & la fleur de sureau me paroît préférable au faltranc. La sueur est aussi utile dans les maladies, quand, à force de boire, on en a détruit les causes: elle sert alors à entraîner avec elle une partie des

humeurs malades, après que les plus grossières ont passé par les selles & par les urines, & à évacuer cette quantité d'eau qu'on avoit été obligé de mettre dans le sang, & qui y est devenue superflue. Il est à cette époque, extrêmement important, de ne pas l'empêcher volontairement ou par imprudence; il y auroit souvent autant de danger à le faire, qu'il y en a à vouloir faire suer dans les commencements; & cette sueur, si on l'arrête, se rejettant sur quelque partie intérieure, produit souvent une nouvelle maladie, plus dangereuse que la première. Il faut donc être aussi attentif à ne pas arrêter imprudemment la sueur, qui vient naturellement à la fin des maladies, qu'à ne pas l'exciter au commencement; celle-là est presque toujours utile, celle-ci presque toujours dangereuse. D'ailleurs, si elle étoit nécessaire, on s'y prendroit très-mal pour la faire venir; puisqu'en échauffant si fort les malades, on allume une fièvre prodigieuse, on les met en feu, & la peau reste extrêmement sèche. L'eau tiède est le meilleur des sudorifiques.

Si les malades suent abondamment pendant un ou deux jours, ce qui leur procure un soulagement de quelques heures, bientôt ces sueurs finissent, sans que la répétition des mêmes remèdes puisse les rappeler. On double les doses, on augmente l'inflammation, le malade meurt dans des angoisses horribles, & avec une inflammation générale. L'on attribue sa mort à ce qu'il n'a pas assez sué, pendant qu'elle dépend réellement

de ce qu'il a trop sué au commencement, & de ce qu'il a pris des remèdes sudorifiques & du vin. Il y a long-temps qu'un habile Médecin Suisse a averti ses compatriotes, que le vin leur étoit mortel dans les fièvres; je le réitere, mais je crains fort que ce ne soit avec aussi peu de succès.

Le Paysan, qui naturellement n'aime pas le vin rouge, le boit en maladie par préférence, & c'est un grand mal, parce que le vin rouge empêche les selles plus que le vin blanc, n'aide pas autant les urines, & augmente la force des vaisseaux & l'épaississement du sang, qui sont déjà trop considérables.

§ 18. L'on augmente encore tous leurs maux par les aliments qu'on leur donne. La maladie affoiblit nécessairement, & la folle crainte, que le malade ne meure de foiblesse, porte à lui donner des aliments, qui, en augmentant sa maladie, le tuent par la fièvre. Cette crainte est absolument chimérique; jamais la foiblesse n'a tué aucun fiévreux. Ils peuvent être plusieurs semaines à l'eau, & sont bien plus forts au bout de ce terme, que si on les avoit nourris, parce que, bien loin de les fortifier, la nourriture augmente la maladie, & par-là même le malade est plus foible.

§ 19. Dès qu'il y a de la fièvre, l'estomac ne digère plus; tout ce qu'on avale se corrompt & devient une source de pourriture, qui n'ajoute rien aux forces du malade, mais qui augmente beaucoup celle de la ma-

ladie; ainsi tout ce qu'on prend, devient un vrai poison, qui détruit les forces; mille exemples le prouvent. On voit ces pauvres malheureux, qu'on oblige à prendre de la nourriture, perdre leurs forces, & tomber dans l'angoisse & dans les rêveries, à mesure qu'ils avalent.

§ 20. On leur fait du mal, non-seulement par la quantité de la nourriture, mais aussi par sa qualité. On leur fait avaler de bouillons de viande les plus forts, des œufs, des biscuits, de la viande s'il leur reste la force & le courage de la mâcher; il faut absolument qu'ils succombent sous le poids de toutes ces vilénies. Si l'on donne à un homme sain de la viande corrompue, des œufs pourris, du bouillon gâté, il est attaqué par des accidents violents comme s'il avoit pris du poison, & c'en est réellement; il a des vomissements, des angoisses, une diarrhée horrible, de la fièvre, du délire, des taches pétiécales, qu'on appelle ici le pourpre. Quand on donne ces aliments bien conditionnés, à un fiévreux, la chaleur & les matières corrompues qui sont déjà dans son estomac, les ont bientôt pourris, &, au bout de quelques heures, ils produisent tous les effets dont je viens de parler. Qu'on juge s'ils peuvent convenir.

§ 21. C'est une vérité établie par le plus grand Médecin, il y a plus de deux mille ans, & constatée par ses successeurs, que tant qu'un malade a de mauvais levains dans l'estomac, plus on lui donne d'aliments, plus on l'affoiblit. Ces aliments, gâtés par les ma-

tières infectes qu'ils trouvent, sont incapables de nourrir, & deviennent un nouveau germe de maladie. Ceux qui savent observer, remarquent constamment, que quand un fiévreux a pris ce qu'on appelle un bon bouillon, il a plus de fièvre, & il est par-là même plus foible. Donner un bouillon à la viande bien frais, à un homme qui a beaucoup de fièvre ou de matières corrompues dans l'estomac, c'est précisément lui rendre le même service, que si on lui donnoit deux ou trois heures plus tard un bouillon pourri.

§ 22. Je dois le dire, ce préjugé mortel, qu'il faut soutenir les malades par de la nourriture, est encore trop répandu parmi les personnes mêmes que leurs talents & leur éducation devroient soustraire à des erreurs aussi grossières que celle-là. Il seroit bien heureux pour le genre humain, & le terme de ses jours seroit en général bien plus long, si l'on pouvoit lui persuader cette vérité si bien démontrée en médecine, c'est que les seules choses qui puissent fortifier un malade, sont celles qui peuvent affoiblir la maladie. Mais l'opiniâtreté est inconcevable à cet égard : elle est un second fléau attaché à la maladie, & plus fâcheux qu'elle. De vingt malades qui périssent dans les campagnes, il y en a souvent plus de deux tiers qui auroient guéri, si, mis simplement dans un endroit où ils fussent à l'abri des injures de l'air, ils eussent eu de l'eau fraîche en abondance ; mais les soins mal entendus, dont je viens de parler, n'en laissent réchapper aucun.

§ 23. Ce qu'il y a de plus horrible, dans cet acharnement à échauffer, dessécher, & nourrir les malades, c'est qu'il est totalement opposé à ce que la nature indique. Le feu & l'ardeur, dont ils se plaignent, la sécheresse de la peau, des levres, de la langue, de la gorge, la rougeur des urines, l'ardeur qu'ils ont pour les choses rafraîchissantes, le plaisir, le bien que leur fait l'air frais, sont des signes qui nous crient à haute voix, que nous devons les rafraîchir par toute sorte de moyens. Leur langue sale, qui prouve que l'estomac est dans le même état, leur dégoût, leurs envies de vomir, leur horreur pour les aliments & sur-tout pour la viande, la puanteur de leur haleine, celle des vents qu'ils rendent par-dessus & par-dessous, souvent celle de leurs selles, prouvent que tout leur intérieur est plein de matieres corrompues, qui corrompent tous les aliments qu'on y mettra, & que, tout ce qu'il y a à faire, c'est de délayer ces matieres par des torrents de boissons rafraîchissantes, qui les disposent à être évacuées, aisément. Je le redis, & je souhaite qu'on y fasse attention, tant qu'on a un goût d'amertume, ou de pourriture, qu'on a du dégoût, ou que l'haleine est mauvaise, qu'on a de la chaleur & de la fièvre, que les selles sont puantes, & les urines rouges, ou peu abondantes, la viande, les œufs, tout ce dans quoi l'une ou l'autre de ces choses entrent, la thériaque, le vin, toutes les choses chaudes, sont de vrais poisons.

§ 24. Je paroîtrai peut-être outré au public

& à quelques Médecins ; mais les Médecins éclairés, les vrais Médecins, ceux qui observent les effets de chaque chose, trouveront au contraire, que, bien-loin d'outrer, j'expose foiblement leur sentiment, qui est celui de tous les bons Médecins, depuis plus de deux mille ans ; celui que la raison approuve, & que l'expérience confirme tous les jours. Les erreurs, que je viens de combattre, coûtent des millions d'hommes à l'Europe.

§ 25. Il ne faut pas omettre que, lors même que le malade a le bonheur de ne pas mourir, malgré tout ce qu'on a fait pour cela, le mal n'est pas fini, & les effets des aliments & des remèdes échauffants sont de lui laisser le germe de quelque maladie de langueur, qui, se fortifiant peu-à-peu, éclate au bout de quelque temps, & lui fait acheter la mort qu'il desire, par de longues souffrances.

§ 26. Je dois encore montrer le danger d'une autre pratique ; c'est de purger un malade, ou de lui donner l'émetique dès le commencement de la maladie. L'on fait par-là des maux infinis. Il y a des cas dans lesquels les évacuans, au commencement du mal, conviennent & sont nécessaires, ces cas seront indiqués dans d'autres chapitres : mais tant qu'on ne les connoît pas, il faut établir, comme une règle générale, que ces remèdes sont nuisibles à cette époque ; ce qui est vrai le plus souvent, & toujours, quand les maladies sont inflammatoires.

§ 27. L'on espère, par leurs secours, d'en-

lever les embarras de l'estomac, la cause des envies de vomir, de la mauvaise bouche, de la soif, du malaise, & de diminuer le levain de la fièvre: mais on se trompe le plus souvent, parce que les causes de ces accidents ne sont point ordinairement de nature à céder à ces évacuations. La ténacité des ordures, qui sont sur la langue, doit nous faire juger de celles qui tapissent l'estomac & les intestins. L'on a beau la laver, la gargariser, la racler, tout est inutile; ce n'est qu'après avoir fait boire le malade pendant plusieurs jours, & avoir diminué la chaleur, la fièvre & la viscosité des humeurs, qu'on peut enlever ce sédiment, qui se détache même peu-à-peu de lui-même; le mauvais goût se dissipe, la langue redevient belle, la soif cesse. L'histoire de l'estomac est la même que celle de la langue; aucun secours ne peut nettoyer dans les commencements; mais en donnant beaucoup de remèdes délayants & rafraîchissants, il se nettoie lui-même, & les envies de vomir, les rapports, l'inquiétude passent naturellement & sans purgatifs.

§ 28. Non-seulement on ne fait point de bien par ces remèdes, mais on fait un mal très-considérable, en appliquant des remèdes âcres & irritants, qui augmentent la douleur & l'inflammation, qui attirent les humeurs sur ces parties, où il y en a déjà trop; qui n'évacuent point la cause de la maladie, parce qu'elle n'est pas prête à être évacuée, qu'elle n'est pas mûre; mais qui évacuent ce qu'il y a de plus liquide dans le sang, qui,

par-là même, reste plus épais, qui évacuent la partie utile, & laissent la nuisible.

§ 29. L'émétique sur-tout donné dans une maladie inflammatoire, & même inconsidérément dans toutes les maladies aiguës, avant que d'avoir diminué les humeurs par la saignée, & les avoir délayées par d'abondantes boissons, produit les plus grands maux; des inflammations de l'estomac, des poulmons, du foie, des suffocations, des phrénésies. Les purgatifs occasionnent quelquefois une inflammation générale des boyaux, qui conduit à la mort. Il n'y a point de ces cas dont l'étourderie, l'imprudence & l'ignorance ne m'aient fait voir quelques exemples. L'effet de ces remèdes, dans ces circonstances, est le même que celui du sel & du poivre, qu'on mettoit sur une langue sèche, enflammée & salée, pour l'humecter & la nettoyer.

§ 30. Il n'y a personne, qui, avec du bon sens, ne soit en état de sentir la vérité de tout ce que j'ai dit dans ce chapitre; & il y auroit de la prudence, pour ceux même qui ne sentiroient pas la solidité de ces avis, à ne pas les braver, & les heurter trop hardiment. Il s'agit d'un objet important; & dans une matiere qui leur est étrangere, ils doivent, sans doute, quelque déférence aux avis des gens qui en ont fait l'étude de toute leur vie. Ce n'est pas moi que je veux qu'on écoute, ce sont les plus grands Médecins, dont je ne suis, dans ce cas, que le foible organe. Quel intérêt avons-nous tous à défendre aux malades, de manger, de s'é-

touffer, & de boire des choses chaudes, qui enflamment leur fièvre? Quel avantage peut-il nous revenir, de nous opposer au fatal torrent qui les entraîne? Quelle raison peut persuader, que des milliers de gens, pleins de génie, de savoir, d'expérience, qui passent leur vie au milieu des malades, uniquement occupés à les soigner, & à observer tout ce qui leur arrive, se font illusion & se trompent sur l'effet des aliments, du régime, des remèdes? Peut-il entrer dans des têtes sensées, qu'une garde, qui conseille un bouillon, un œuf, un biscuit, mérite plus de confiance qu'un Médecin qui les défend? Il n'y a rien de plus désagréable pour celui-ci, que d'être obligé de disputer continuellement pour ces misères, & de craindre toujours que des soins mortellement officieux, ne détruisent, par des aliments qui augmentent toutes les causes du mal, l'effet de tous les remèdes qu'il emploie pour les combattre, & n'enveniment la plaie, à mesure qu'il la pansé. Plus on aime un malade, plus on veut le faire manger; c'est l'assassiner par tendresse.

C H A P I T R E III.

Ce qu'il faut faire dans les commencements des maladies. Diète des maladies aiguës.

§ 31. **J'**Ai fait voir les dangers du régime & des principaux remèdes qu'on emploie gé-